



CLIO. Histoire, femmes et sociétés

Numéro 10 (1999)

Femmes travesties : un "mauvais" genre

Vincent DUCLERT

Marie Bertherat, Martin de Halleux (avec Véronique Girard), *100 ans de lingerie*, Paris, Atlas, 1996, 128 p. ; Farid Chenoune, *Les Dessous de la féminité. Un siècle de lingerie*, Paris, Assouline, 1998, 200 p. ; Gilles Néret, *1000 Dessous. Histoire de la lingerie*, Paris-Cologne, Taschen, 1998, 768 p. ; Marie Simon, *Les Dessous*, Paris, éditions du Chêne, 1998, 128 p.

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.



Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le CLEO, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Vincent DUCLERT, « Marie Bertherat, Martin de Halleux (avec Véronique Girard), *100 ans de lingerie*, Paris, Atlas, 1996, 128 p. ; Farid Chenoune, *Les Dessous de la féminité. Un siècle de lingerie*, Paris, Assouline, 1998, 200 p. ; Gilles Néret, *1000 Dessous. Histoire de la lingerie*, Paris-Cologne, Taschen, 1998, 768 p. ; Marie Simon, *Les Dessous*, Paris, éditions du Chêne, 1998, 128 p. », *CLIO. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 10 | 1999, mis en ligne le 20 mars 2003. URL : <http://clio.revues.org/index272.html>
DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Presses universitaires du Mirail

<http://clio.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne à l'adresse suivante : <http://clio.revues.org/index272.html>

Document généré automatiquement le 01 octobre 2009. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

Vincent DUCLERT

Marie Bertherat, Martin de Halleux (avec Véronique Girard), *100 ans de lingerie*, Paris, Atlas, 1996, 128 p. ; Farid Chenoune, *Les Dessous de la féminité. Un siècle de lingerie*, Paris, Assouline, 1998, 200 p. ; Gilles Néret, *1000 Dessous. Histoire de la lingerie*, Paris-Cologne, Taschen, 1998, 768 p. ; Marie Simon, *Les Dessous*, Paris, éditions du Chêne, 1998, 128 p.

Alors que le XIXe siècle dispose, grâce à Philippe Perrot, d'une histoire sociale des *dessus et des dessous de la bourgeoisie*, alors que les travaux d'Alain Corbin, Jean-Paul Aron ou Michelle Perrot ont montré, toujours pour cette période historique, la pertinence d'un tel sujet dès lors qu'il est inscrit dans une anthropologie du corps physique et social de la femme, le XXe siècle ne bénéficie pas d'une histoire comparable, en France en tout cas. Au contraire, les rares ouvrages disponibles participeraient plutôt de ce mythe de la lingerie contemporaine détaché des pratiques concrètes qu'induit ce type de vêtement très sexué. Si certains sociologues comme Jean-Paul Kaufmann ont effleuré le sens des rôles et des stratégies de lingerie, les historiens n'ont pas encore interrogé les formes et les conséquences de ce qui est souvent présenté comme une révolution des dessous au XXe siècle par le fait même que ceux-ci se montrent désormais, ou se laissent deviner en tout cas, non pour ce qu'ils sont mais pour ce qu'ils veulent dire de la dimension politique de la société moderne. L'histoire de la lingerie contemporaine est l'histoire de la naissance d'un langage, d'où la difficulté, et la nécessité, d'une telle entreprise.

Plusieurs circonstances peuvent expliquer l'indifférence des historiens contemporanéistes : la difficulté, d'une part, de distinguer l'important de l'accessoire pour un domaine omniprésent et paradoxal, grave et futile, matériel et virtuel, le jeu du discours publicitaire, d'autre part, qui traduit des manières collectives d'être et d'apparaître mais les travaille également à des fins commerciales en créant des effets de vérité, le risque aussi pour un chercheur de troubler sa notoriété en s'intéressant aux signes d'une légèreté souvent taboue, les silences de l'histoire enfin, pour reprendre le titre de l'ouvrage central de Michelle Perrot, dans l'étude des formes sociales de la culture des apparences au XXe siècle et dans la connaissance de la féminité du temps présent.

La commercialisation de produits textiles à forte valeur ajoutée coïncide avec un message idéologique simple : le port d'une lingerie recherchée, qu'elle soit de séduction, « seconde peau » ou « basic », désigne une femme libre, épanouie et séductrice. Cette règle décisive de l'élégance féminine contemporaine déciderait de pratiques collectives dont celle qui consiste à révéler, par une stratégie sophistiquée de l'indice, le port de cette lingerie valorisante. Les messages publicitaires parlent d'une lingerie qui émancipe, d'une lingerie source de féminité accomplie et assumée. Ce discours n'est pas neuf, il existait déjà dans les années vingt, et il représente même le motif caché de la réclame pour les dessous tout au long du XXe siècle ; son affirmation depuis les années quatre-vingt coïncide ainsi avec une capitalisation de ce secteur économique de la bonneterie-corseterie marquée par l'offensive commerciale de

grandes marques dans un marché encore peu saturé, où les marges financières restent fortes et les perspectives de développement élevées. Ce discours sous-entend des pratiques féminines de choix, d'initiative, de séduction qui passeraient par toute une stratégie, consciente, sensuelle et intellectuelle, de la lingerie. Mais il en va des dessous comme des livres. L'historien ne peut pas se contenter de faire l'histoire des maisons d'édition et du commerce des livres ; les formes et les pratiques de la lecture lui échappent.

Seconde difficulté, commune à toute recherche sur un groupe social dominé qui contrôle peu ses propres représentations. Le discours de la lingerie conquérante conçoit la féminité comme un principe évident de libération de la femme. Est-ce si évident ? Certes, ce discours de la féminité est perçu très majoritairement, et y compris par les femmes, comme moderne et valorisant. Il est donc difficile à remettre en cause, à moins de prendre le risque d'être assimilée au féminisme dogmatique. Il possède pourtant des analogies sémantiques troublantes avec les périodes les plus noires de la répression politique et sociale : les idéologues de Vichy n'hésitaient pas, ainsi, à conseiller « aux mères de viriliser leurs fils et de féminiser leurs filles ». Aujourd'hui encore, ce « code de féminité » reste présent dans les projets politiques d'encadrement du social qui relèvent de l'extrême droite : la sexuation est systématiquement affirmée et recherchée dans les discours et les pratiques de ces courants antidémocratiques où le chef est viril tandis que la femme doit obéir aux canons de « l'éternel féminin ».

Troisième raison d'une absence d'histoire critique des dessous, et complémentaire de celle qui précède, la proximité entre les stratégies collectives d'élégance valorisant les dessous raffinés et les mécanismes sordides du commerce sexuel des femmes : la prostitution, la pornographie revendiquent depuis longtemps l'érotisation des corps féminins par les artifices de lingerie, et il apparaîtrait alors comme tout à fait singulier que le couple féminité-liberté doive emprunter les chemins de l'humiliation et de la dégradation. Certes, on pourrait voir dans ce retour des femmes à une lingerie de séduction l'expression d'une solidarité pour cette humanité souterraine des prostituées, call girls et travestis, la traduction d'un refus de l'exclusion pour une catégorie de femmes vouées à la violence des hommes et du sexe. Il faut surtout y suivre des données moins politiques et plus individualistes qui touchent à la production du désir dans la société. Jusqu'au début du XXe siècle, les prostituées ont assuré cette fonction comme l'a montré Alain Corbin. Depuis les années 1960, cette dimension du corps, du sexe et de l'identité s'est posée progressivement à toutes les femmes. Elles ont pu alors considérer la valeur pédagogique des prostituées elles-mêmes davantage conscientes de leur rôle social, comme le suggère l'extrait d'une lettre publiée dans *Marie-Claire* et citée par l'historien Gérard Vincent. Cette quête du désir dans les relations, cette reconnaissance de la féminité dans la prostitution expliqueraient l'adoption d'une lingerie raffinée et la consommation, au début des années 1980, des dessous provocants. Les stratégies de la publicité auraient vite fait de transformer ce qui était, au mieux, une pose esthétique en un acte de liberté et un principe de séduction.

L'histoire de la lingerie féminine au XXe siècle ne serait-elle que l'histoire d'une vaste mystification consistant à faire croire aux femmes que leur pouvoir dépendrait de la finesse de leurs dessous ? Les réfractaires à ces stratégies auraient-elles au contraire décrypté ces mécanismes modernes de l'oppression féminine ? Pour situer les discours sur la lingerie et les confronter à des usages souvent confidentiels mais revendiqués, deux voies se présentent : partir précisément des images contemporaines qui célèbrent les dessous de la féminité entre confort, élégance et désir, et tenter de les suivre jusqu'aux pratiques individuelles qui s'y attachent nécessairement. Ou bien se saisir, à défaut d'une histoire critique de la lingerie féminine, des panoramas de la lingerie féminine au XXe siècle qui légitiment d'une certaine manière le sujet, et essayer d'interroger le présupposé qui guide cet éloge du bas voire la part de vrai qui pourrait s'y glisser : la conquête de nouvelles formes de féminité synonymes peut-être de gain de liberté pour les femmes.

Les livres bilans d'un siècle de lingerie parus entre 1996 et 1998, souvent superbement illustrés par une iconographie qui puise dans les images de la mode, de la publicité et de la photographie de charme à défaut d'images plus intimes et plus « réelles », peuvent intéresser

les historiens pour leur contenu informatif et visuel bien sûr, par la façon aussi dont ils confirment et illustrent à la fois un « phénomène lingerie » qui dépasserait aujourd'hui les logiques traditionnelles d'aliénation pour viser des formes d'appropriation par les femmes, et par la réflexion enfin que ce type de littérature oblige à mener sur les pratiques de critique des discours, sur le type d'usage des sources et sur les modes d'innovation en histoire, celle-ci étant ainsi sollicitée par des non-historiens et des études légères à se tourner vers des sujets apparemment mineurs mais en réalité décisifs pour le mouvement social. Farid Chenoune, qui a signé l'un de ces ouvrages, n'hésite pas à résumer l'apport du XXe siècle en ce domaine par une proposition radicalement irénique, nourrissant l'illusion d'une liberté forgée dans les logiques de l'apparence : « L'histoire des dessous au XXe siècle raconte l'entrée de la rhétorique et des artifices de la femme légère dans le foyer conjugal. La frontière s'efface entre la sexualité sans désir ni jouissance de l'épouse-mère et l'érotisme expert de la prostituée ». En même temps, cette proposition trouve une pertinence dès lors que la notion de féminité qui structure la politique des dessous féminins peut être interrogée. Car l'air du temps, la lecture de témoignages de femmes ou de simples regards sur des attitudes d'adolescentes montrent bien que les stratégies de la lingerie ne sont pas que manipulation des femmes, qu'elles-mêmes y trouvent des espaces de liberté qu'elles gèrent selon des modes de féminité presque opposées aux normes de l'éternel féminin, où le corps et la sexualité y tiennent une place tout à fait essentielle.

La thèse d'une féminité conquise par la conscience des usages de la lingerie domine d'emblée ces ouvrages, y compris et d'abord ceux qui émanent d'une plume ou d'un regard de femme. Malgré une présentation désuète et un point de vue très descriptif, *100 ans de lingerie* soutient cette idée des dessous comme vecteur de progrès de l'identité féminine. L'ouvrage se présente sous la forme d'un éphéméride annuel organisé en dix décennies depuis « Frou-frou et servitude » (1900-1909) jusqu'à « Haut les seins ! » (1990-2000) en passant par « La femme dénudée » (1920-1929), « Les années "collants" » (1960-1969) et « Le culte du corps » (1980-1989). Chaque année se présente en pleine page de ce grand folio et s'intéresse à un objet de lingerie, à des modes, à des attitudes, à des manières d'être et de paraître. L'importance de l'information et de la documentation permet de retracer une histoire des rapports entre les femmes et la lingerie. L'intérêt pour les dessous masculins est moindre, se limitant à indiquer le glissement du discours publicitaire au début des années quatre-vingt à l'image de la campagne de Calvin Klein où un homme viril photographié en slip ne dissimule rien de son anatomie puissante (p. 107). La promotion de l'homme-objet atténue d'une certaine manière l'aliénation traditionnelle de la femme et assure une valorisation du corps féminin.

L'affirmation du corps qui traverse justement les deux dernières décennies du siècle n'entrave pas le développement de la lingerie raffinée, soulignent les auteurs de *100 ans de lingerie* ; au contraire, celle-ci trouve des formes à sa hauteur et rencontre un désir renouvelé de séduction de la part d'une clientèle féminine et masculine en quête d'une féminité plus érotique : « les années quatre-vingt entonnent le grand come-back de la lingerie. Soutiens-gorge pigeonnants, guêpières, bas et porte-jarretelles sont de retour. Leur forme n'a pas changé d'un pouce, seule leur fonction a évolué : on les porte moins pour soutenir ou contenir que pour séduire. La femme renoue sans honte avec le regard des autres, de l'autre. Des dessous chics pour plaire et se plaire » (p. 104). Les auteurs soulignent ainsi qu'une double évolution a permis ce retour de la lingerie fine désormais identifiée à une image moderne et libre de femme. Le corps ne se cache plus, et avec lui les dessous se doivent d'être beaux. Les dessous masculins se montrent par ailleurs, pour la satisfaction des femmes qui choisissent maintenant les sous-vêtements de leur compagnon. Les chronologies complémentaires qui parsèment l'ouvrage soulignent la coïncidence entre cette recherche de raffinement dans la lingerie féminine et les progrès de la reconnaissance politique et juridique des femmes. La démocratisation générale de la société se vérifie dans l'évolution des ventes de catalogues par correspondance, avec des pages lingerie « de plus en plus affriolantes, pour ne pas dire coquines » (p. 127), et décide en 1986 du succès des *Dim Up*, ces bas « qui tiennent tout seul sur la jambe », combinant la simplicité du collant avec la séduction du bas, s'identifiant à la légèreté involontaire des scènes tournées

par le publicitaire Chico Bialas dans deux films rapidement célèbres : les ventes s'envolent (4 millions de paires en 1990, 6 en 1993).

Les auteurs de *100 ans de lingerie* insistent sur l'appropriation de cette lingerie de séduction par les femmes les plus jeunes « qui réinventent le geste sexy du bas qu'on enfle, jambe longue et pied tendu, [découvrant] la sensation délicieuse de la plage de peau sous la jupe virevoltante et [jetant] le trouble dans les regards masculins, assises, jambes croisées à la terrasse des cafés... Un frisson de fantasme souffle sur les dessous » (p. 112). Si les guêpières de Chantal Thomass demeurent plus fantasmées que véritablement portées, chaque maison se dote, dans ces années 1980 et 1990, de marques plus suggestives, et les audaces de la styliste entraînent d'autres couturiers à créer la mode des dessous qui se voient, les « dessous-dessus » de Jean-Paul Gaultier notamment ou, plus sages et immédiatement adoptés, les body en dentelle, velours ou coton qui bouleversent encore davantage les conventions du public et du privé. L'utilisation des microfibres transforme à nouveau l'économie des dessous au milieu des années 1990, en permettant d'inventer « une lingerie soyeuse et confortable comme une seconde peau, mais une peau en béton armé, qui maintient et soutient les chairs ». Les dessous doivent séduire, par leur beauté mais aussi par leur efficacité sur la silhouette, « pour la plus grande joie des millions de filles du baby boom, désormais sémillantes quadragénaires, poursuivent les auteurs. On fait la queue pour s'acheter son Wonderbra (1,6 millions d'exemplaires vendus en France en 1994, l'année de son lancement) » (p. 116), et les collants « remonte fesse » n'hésitent pas à s'appeler *Pin-Up* chez Osé ! Cette même marque investit aussi dans le raffinement, s'appuyant sur une campagne publicitaire signée par le grand photographe Jeanloup Sieff : d'élégantes femmes en bas noirs et porte-jarretelles, dont l'actrice Ornella Muti, avouent *oser* leur goût pour ce type d'élégance, « une campagne qui met plus en avant l'objet du désir que l'objet à vendre » soulignent les auteurs (p. 120). La série des « Leçons » de la maison Aubade commence en 1993 et ne s'est pas arrêtée depuis, assurant à la marque une forte notoriété auprès des hommes mais aussi des femmes qui ne contestent pas un message valorisant leur pouvoir, leur initiative. Comme son sujet même, ce livre doit être regardé, interprété, dépassé, en songeant à la phrase de Barbey d'Aureville qui le conclut : « La séduction suprême n'est pas d'exprimer ses sentiments, c'est de les faire soupçonner » (p. 128).

Une démarche culturelle et esthétique guide justement *Les Dessous de la féminité*, un « beau » livre dans tous les sens du terme, à mi-chemin entre l'album de charme et du catalogue d'art. Agrégé de lettres et déjà auteur de plusieurs livres sur l'histoire et les usages contemporains de la mode, Farid Chenoune s'engage ici dans une tentative d'histoire culturelle des dessous. Sans relever précisément de la recherche critique, *Les Dessous de la féminité* est sans conteste le plus ambitieux et le plus fin de tous les ouvrages parus au même moment sur le sujet, multipliant avec détail et humour les points de vue sur un objet qui retient, de l'aveu même de l'auteur, « un imaginaire où se fait et se défait la trame jamais achevée d'une féminité en quête d'elle-même, du tiroir au miroir ». Le chapitre des « Travaux d'approche » démontre avec talent que « les dessous de cette féminité sont tissés de différents fils, fils d'Ariane qu'il faut suivre pour tenter de comprendre cette trame » (p. 9). Farid Chenoune suggère donc plusieurs histoires des dessous féminins au XXe siècle et propose, pour les comprendre, le recours nécessaire à la littérature contemporaine, à la sociologie de l'art ou simplement à l'air du temps, depuis *L'érotisme* de Georges Bataille permettant d'éclairer, grâce à la notion de la « dérobade », la permanence dans la vocation érotique des dessous, jusqu'aux paroles de Serge Gainsbourg pour une chanson de Jane Birkin en 1983, « Les dessous chic / C'est se garder au fond de soi / Fragile comme un peu de soi » qui signent la relation ambivalente et complexe des femmes avec la lingerie. Le paradoxe est là d'accessoires qui plongent la féminité dans les stéréotypes de la « femme-objet » et qui en même temps révèlent une « femme-femme », celle qui revendiquerait une liberté dans le choix de ses dessous et ferait de cette liberté une manière d'agir, une manière d'aimer. Doit-on y voir la conséquence d'une mystification irrésistible où cette liberté dans les dessous servirait de masque au renforcement de l'aliénation, ou faut-il voir dans cette conscience des dessous la naissance d'une féminité libérée de la contrainte sociale, permettant l'égalité des sexes, des rôles et des sentiments ?

Pour Farid Chenoune, la lingerie ne permet pas seulement de porter un regard sans complexe sur les stratégies actuelles de l'apparence et de la séduction. Elle renvoie également aux arcanes de la féminité instituée dans ses codes du XIXe siècle, à commencer par les pratiques intimes du corps et les enjeux sociaux du trousseau que le XXe siècle va lentement entraîner dans la disparition. Enfin, la lingerie féminine anime aussi bien les corps que la mode, elle en est une image mais un double acteur par son pouvoir de façonner les corps et sa facilité à se montrer sous les dessous. Suivent alors huit séquences qui retrouvent les principales phases déjà repérées par les auteurs de *100 ans de lingerie*, de la Belle Époque à la dernière décennie du siècle finissant, apogée de la lingerie, de ses pratiques individuelles et de ses stratégies collectives mais aussi incertitude sur une féminité désormais « indéchiffrable », en tout cas pour l'auteur.

Le premier chapitre sur « le trousseau, les dessous : inventaire et invention » nous plonge dans la préhistoire de la féminité contemporaine identifiée à un processus de reconnaissance et d'appropriation des pratiques « scandaleuses ». Les femmes légères du tournant du siècle, demi-mondaines ou prostituées de haut vol, permettent aux dessous de *s'émanciper* du linge du corps et de la politique des trousseaux. Farid Chenoune dévoile le destin du pantalon de femme, tantôt ouvert tantôt fermé, origine de la culotte de femme et « métaphore de l'accessibilité ou de l'inaccessibilité du sexe féminin ». Tandis que le trousseau et son impudique exposition à la veille du mariage régressent dans les systèmes d'encadrement de la future épouse, les dessous coquins des élégantes de la Belle Époque deviennent « objets de publications commerciales, de descriptions littéraires, d'études érudites ou frivoles, de commentaires nosographiques » (p. 26). Au regard masculin succède l'initiative féminine qui parvient à desserrer le carcan des corsets, avec l'aide des savants condamnant la compression des corps. Ce combat revêt une signification fondamentale pour l'auteur des *Dessous de la féminité* qui rappelle que « le symbolisme sexuel du délaçage de la femme par l'homme, métaphore du privilège de sa défloration, est tel qu'il conservera longtemps son efficacité érotique, même sous la forme dégradée du dégrafage » (p. 34).

La Première Guerre mondiale rendra inéluctable cet abandon du corset et l'émergence de la Garçonne, fragile figure des années vingt soutenue par les héros abolitionnistes dont le couturier Paul Poiret qui écrira par la suite avoir livré une « guerre » : « c'est au nom de la liberté que je préconisais la chute du corset et l'adoption du soutien-gorge ». Il dégage le buste des femmes, souligne Farid Chenoune, mais leur entrave aussi les jambes, « traduisant ainsi les tensions contradictoires d'un temps tarabulé par une émancipation féminine aux visages divers ». Les conclusions de Philippe Perrot sont largement reprises mais confrontées aussi aux enjeux de la mode qui déterminent la forme des dessous et les fait ainsi évoluer. Ceux-ci sont remplacés par une lingerie légère qui se laisse voir à l'occasion, bas jarretière plutôt que porte-jarretelles, « une lingerie fine et démocratique » selon les mots de l'auteur qui les emprunte à Céline et précise : « l'époque n'est plus à la patience. Elle veut consommer tout de suite, sensible aux images brillantes, luxueuses et magnétiques de la femme, *vamp* fatale ou coquette courtisée, garçonne délurée ou *bathing beauty*, que lui renvoie le cinéma. Tout y incite : la production mécanique en série, les grands magasins, les catalogues, la variété des prix ». La naissance des dessous de couleur caractérise aussi cette lingerie fine et démocratique critiquée par de nombreux détracteurs qui regrettent la disparition du trousseau et le désintérêt des femmes elles-mêmes pour ce que l'auteur appelle « une forme de ritualisation de leur destin biologique et de leur féminité » (pp. 46-49).

Avec les années 1930, le déclin de la « garçonne » et l'allongement des robes correspondent à une époque de nostalgie pour une autre féminité, gréco-romaine et romantique cette fois. Farid Chenoune insiste sur le contexte politique qui encourage la « revanche [...] de la femme de race latine aux reins cambrés » sur la « silhouette anglo-saxonne », grâce au soutien-gorge qui rayonne sur ces années et grâce à la gaine qui sculpte et galbe les corps mais discrédite le porte-jarretelles (p. 68), accélérant alors l'apparition du *slip*. La mode du New Look qui s'épanouit à la Libération s'inscrit elle aussi dans un retour à une féminité galbée, empruntant ses modèles à la Belle Époque voire au Second Empire, inaugurant l'ère de la guêpière qui

deviendra en 1954 le personnage principal d' *Histoire d'O* de Jean Paulhan. Mais la culture *sexy* de la pin up américaine, héritage des années de guerre dans le Pacifique, bouleverse les credo de la mode en France avant que ne surviennent la révolution mondiale du Nylon puis l'irrésistible déclin de la combinaison. La libération des années soixante est d'abord celle du corps de la femme dont elle refuse désormais les représentations dégradantes comme la dimension du sale qui pèse sur l'intimité. Le slip *panty*, par sa simplicité, illustre les dessous d'une nouvelle génération qui trouve dans la minijupe et les collants, particulièrement ceux, multicolores, de Dim, l'expression de cette liberté accomplie. Le porte-jarretelles, assimilé à des mœurs révolus, disparaît de cet univers de « non-lingerie », mais réapparaît vingt ans plus tard lorsque la lingerie féminine se voit à nouveau affecter une fonction érotique.

Dans l'intervalle, Farid Chenoune montre comment la lingerie fine se réfugie dans les sex-shops et autres lieux souterrains où le mouvement *punk* puis quelques stylistes rebelles Viviane Westwood, Jean-Paul Gaultier, Thierry Mugler, ou Chantal Thomass la retrouvent et s'en inspirent pour des collections décisives. Non seulement ces tendances porteraient « cette touche de provocation sans laquelle l'époque n' imagine pas de séduction », mais elles sont adoptées par « les jeunes Parisiennes *branchées* [qui] prennent aussi plaisir plaisir du second degré, posture alors à la mode à s'approprier la lingerie *sexy* de la femme-objet tant dénoncée au cours des années écoulées » (p. 140). Une autre raison guiderait ce retour des femmes vers des dessous érotiques, à savoir l'urgence du réveil du désir masculin confronté à la montée en puissance des femmes dans le monde du pouvoir. En même temps, d'autres femmes apparaissent très vigilantes pour que ce mouvement d'« ultraféminité », perceptible chez un Christian Lacroix ou un Christian Dior, ne dissimule pas « une tentative de reprise de contrôle des femmes libérées » (p. 144). « Les années 90 B » comme les appelle avec amusement Farid Chenoune, rassurent ces inquiètes qui peuvent voir dans le succès grandissant du string et de la lingerie dite « seconde peau » l'affirmation d'une féminité sensuelle et indépendante, défendue par des femmes de plus en plus jeunes, sûres de leur élégance, de leur confort et de leur liberté.

Cette liberté paraît aujourd'hui acquise, en témoignent les comportements actuels des adolescentes qui s'exprimeraient dans des attitudes variées, nouvelle forme de féminité complexe et multiple. Validant cette hypothèse de la féminisation des adolescentes par une conscience du corps et des apparences déterminant le choix des dessous, une étude citée par l'auteur établit que le budget lingerie de cette génération est supérieur d'un tiers au budget moyen des Françaises.

Il n'est pourtant pas certain, à première vue, que cette démocratisation de la lingerie fine rime avec progrès de la liberté féminine. Cette ambivalence du retour aux dessous chics, qui motive le scepticisme de Jean Baudrillard quant à « l'érotique comme effet spécial au niveau de la mode » (p. 140), démontrerait-elle que les femmes ont perdu dans l'érotisme les libertés gagnées vingt ans plus tôt ? Le choix d'une lingerie raffinée exprime bien sûr l'influence de normes sociales et culturelles mais révèle aussi une volonté d'affirmation de soi : la lingerie apparaîtrait alors moins importante que l'acte même de vouloir la porter. L'avènement d'une lingerie de séduction s'inscrit ainsi dans des processus complexes d'identité qui dépassent largement le seul domaine des dessous mais que ceux-ci, en l'absence d'autres indices, permettent de saisir.

Les dernières années du XXe siècle accueillent un véritable « phénomène lingerie ». Des hypothèses plus heuristiques peuvent être formulées. D'une part, le type d'évolution par cycle paraît s'être achevé et avec lui l'existence de normes uniques et contraignantes de la lingerie et de la féminité. D'autre part, la société semble reconnaître aux femmes le pouvoir d'être différentes et multiples, déconcertantes et secrètes, à l'image d'une lingerie qui réunirait des dessous variés pour les situations nombreuses de la vie publique et intime. S'y greffent des exigences de confort, des jeux de séductions, des effets d'élégance, des pratiques d'amour même puisqu'il arrive, en matière de porte-jarretelles particulièrement, que certaines femmes « ne le passent que pour se mettre au lit ». Et Gilles Néret, préfacier d'un recueil de mille

photos très suggestives de dessous sous-titré lui aussi *Histoire de la Lingerie*, d'ajouter au sujet de cet emblème obsessionnel de la féminité : « il est l'apanage de la femme supérieure qui ose jouer de tous ses atouts, la 'femme-femme', nouvelle expression qui rend vétuste celle de 'femme-objet'. Les autres, encore soumises à l'idéologie de la déssexualisation, qui rêvent encore de rivaliser avec l'homme dans un domaine pourtant essentiellement féminin, se montrent acerbes et railleuses à l'égard des fétichistes masculins de tous poils et surtout vis-à-vis de leurs sœurs coupables de s'affubler ainsi pour combler les fantasmes de ces névrosés. » Les logiques publicitaires apparaissent perturbées par ces stratégies identitaires.

Le changement majeur dans les usages de la lingerie féminine tiendrait surtout dans le renversement du rapport entre les femmes et ces objets de l'intime. Les jeux sur les dessous dessinent une identité féminine où l'initiative vient ou revient à la femme. À cet égard, il serait légitime d'évoquer le XVIIIe siècle et ses formes de liberté autorisant le jeu et la séduction, le classicisme et le baroque, le désir et la conversation, le libertinage en un mot. Mais ce siècle de la liberté classique ne rappelle pas seulement des images ou des situations. La culture des Lumières marque aussi directement la lingerie contemporaine comme le remarque Farid Chenoune à propos de la mode du caraco apparue au début des années quatre-vingt, à l'aube d'une nouvelle lingerie de séduction, « écho lointain des boudoirs de l'imagerie libertine du XVIIIe siècle ». Les Lumières parlent également du lien aujourd'hui, semble-t-il, retrouvé, entre l'intelligence, l'élégance et l'érotisme, cette civilité particulière qui avait survécu pendant tout le XIXe siècle et le premier XXe siècle auprès des prostituées.

Les Dessous de la féminité peuvent jouer un rôle en histoire contemporaine parce que le livre aborde des sujets doublement inhabituels aux vingtiémistes : les femmes, l'apparence. À l'image de son sujet, les dessous féminins devenus un art de la transparence, de la suggestion et de l'identité, la lingerie comme aveu d'une pudeur progressivement libérée des contraintes sociales, le livre de Farid Chenoune suggère aux historiens de reconnaître la part de vérité dans l'accessoire et le futile. Il manque néanmoins à ce beau livre une rigueur de la démonstration, une exigence des sources et une volonté de questionnement qui auraient permis de s'écarter du risque de l'illusion sur les stratégies de la lingerie ou de paraphrase des slogans publicitaires. Aujourd'hui, des indices d'une appropriation sociale des dessous par des femmes conscientes de l'ambivalence d'une telle stratégie, et de ses possibles, nous parviennent dans la rue ou dans la conversation, et avec eux les preuves d'un nouvel ordre amoureux entre les sexes.

Analysant les années 1980, Gérard Vincent constatait lui aussi le rôle de la lingerie dans l'éveil du désir sexuel mais soulignait en même temps la réserve que suscitait auprès des femmes cette recherche du fantasme au détriment de la quête amoureuse. Il semblerait, près de vingt ans plus tard, que les dessous féminins aient gagné cette sphère du sentiment sans perdre pour autant leur fonction érotique. La lingerie serait devenue comme un langage, transformant la culture des apparences en conscience de soi.

Telle est, je crois, l'une des questions les plus décisives dans cette histoire à venir de la lingerie féminine au XXe siècle, la question qui interroge le corps, les désirs et la sexualité encore marqués par un silence du savoir à l'image de leur « historiographie lacunaire » pour le XXe siècle tout au moins, la question précisément qui disparaît de ces ouvrages bilans d'un siècle de dessous. Seul l'ouvrage de Gilles Néret, qui se rapproche de la littérature fétichiste, évoque ces pratiques de la sexualité révélées par l'usage de la lingerie. La lingerie féminine et ses usages érotiques établissent un pont entre le corps de la femme et la sexualité, ce lien que voulurent briser les sociétés occidentales au XIXe et XXe siècles parce que s'y logeait la question politique. À partir du moment où l'on considère que le contrôle du corps féminin est un instrument décisif de la répression politique exercée contre les femmes, l'appropriation par ces dernières des stratégies de la lingerie pourrait être ainsi le signe de leur paradoxale et réelle politisation.

Pour citer cet article

Référence électronique

Vincent DUCLERT, « Marie Bertherat, Martin de Halleux (avec Véronique Girard), *100 ans de lingerie*, Paris, Atlas, 1996, 128 p. ; Farid Chenoune, *Les Dessous de la féminité. Un siècle de lingerie*, Paris, Assouline, 1998, 200 p. ; Gilles Néret, *1000 Dessous. Histoire de la lingerie*, Paris-Cologne, Taschen, 1998, 768 p. ; Marie Simon, *Les Dessous*, Paris, éditions du Chêne, 1998, 128 p. », *CLIO. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 10 | 1999, mis en ligne le 20 mars 2003. URL : <http://clio.revues.org/index272.html>

Droits d'auteur

Propriété intellectuelle

Licence portant sur le document : Propriété intellectuelle